

NiL éditions

Rentrée littéraire
2013

Littérature française

4-5

Serge Bramly
Arrête, arrête

6-7

Fabien Prade
Parce que tu me plais

Littérature étrangère

8-9

Stephanie Barron
Le Jardin blanc

10-11

Grace McCleen
Le Plus Beau de tous les pays

Arrête, arrête

« Les policiers ne comprenaient pas. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Vincent avait pratiquement fini de purger sa peine.

Je ne comprenais pas non plus.

Deux inspecteurs. En blouson, plus jeunes que moi : la trentaine. L'un, le cheveu long, gras. L'autre, le visage flou, rien de mémorable. Leur expression disait : marre de perdre notre temps.

Mes réponses ne leur plaisaient pas. Elles trahissaient moins mon ignorance, semblait-il, qu'une volonté de faire l'idiot, c'est-à-dire le malin.

Vincent avait disparu, après avoir coupé son bracelet électronique. Assigné à résidence, à Nantes ? J'ignorais même qu'on lui avait accordé la conditionnelle.

Tout ce que je pouvais dire sonnait à leurs oreilles comme une provocation et ils me dévisageaient d'un air suspicieux, lourd d'agressivité, comme si j'avais ma part de responsabilité dans les faits et gestes de mon frère aîné.

« Il vous a contacté. »

Mais non. Je le croyais toujours incarcéré au centre pénitentiaire de Poissy. Dans sa dernière lettre, datée de moins d'un mois, Vincent ne mentionnait aucun changement de régime, aucune perspective de changement.

Pourquoi les flics misent-ils toujours sur notre culpabilité foncière ? La confiance, l'écoute, la bienveillance ne seraient-elles pas plus productives ?

« On peut la voir, cette lettre ? »

Ceux-là avaient fait irruption à mon cabinet, sans s'annoncer, alors que je prenais la tension de Mme Abensur, et s'étaient substitués d'autorité au patient suivant. Maintenant ils lorgnaient les dossiers alignés dans mon dos, l'ordinateur à droite de mon bureau, l'armoire métallique que surmonte une poterie marocaine, de l'autre côté du lit de consultation, comme si j'y dissimulais des indices.

C'était une fin de matinée de novembre et un pigeon lugubre roucoulait sur le rebord de la fenêtre. La scène me rappelait trop de mauvais souvenirs. Des idées hors de propos me traversaient l'esprit tandis que nous nous mesurions du regard. Mettraient-ils la pièce à sac, me demandais-je, me bousculeraient-ils, physiquement, si je n'étais pas médecin, français, si je n'occupais pas une position sociale respectable ? Leurs voix intérieures suivaient peut-être un cheminement analogue. L'un des inspecteurs poussa un soupir, avant d'adopter, comme s'il faisait une exception en ma faveur, un ton routinier, quasi administratif. La veille, à 20h04, Vincent avait coupé la courroie du bracelet électronique qu'on avait placé à sa cheville une semaine plus tôt.

« C'est en kevlar, ajouta l'autre, avec une fibre optique à l'intérieur. Il a utilisé un gros cutter. »

Le bracelet, m'apprirent-ils, contient un émetteur qui transmet des signaux à un récepteur, lequel envoie au centre de surveillance diverses informations : bon fonctionnement du dispositif, présence de l'individu sur le lieu d'assignation, aux heures fixées par le juge.

L'alarme se déclenche dès qu'on tente de s'en débarrasser. Des ondes en guise de barreaux, pensais-je en hochant la tête.

Alertée, la PJ de Nantes n'avait pas tardé à retrouver sa trace : Vincent s'était rendu dans la banlieue de la ville, chez sa fille, Aure, à Bourg-Solvardière, sur la départementale 17.

L'inspecteur consulta son carnet :

« Il est arrivé chez elle en taxi, à la fin du journal télévisé, donc aux environs de 20h30. D'après la déposition recueillie par les collègues, il n'est resté là-bas qu'une quinzaine de minutes. Il a avoué à sa fille que la police le recherchait. Il était pressé. Il voulait lui faire ses adieux, lui donner un album de photos, des petits trucs, et emprunter sa voiture. Il lui a déclaré qu'il ne supportait plus cette vie-là. Elle a pleuré, puis lui a confié les clefs de son véhicule, une Honda Civic grise. Ils se sont embrassés. Et il a pris la direction de Paris.

— Des adieux ?

— On n'a pas encore logé le véhicule. Mais ça ne va pas tarder. Il n'ira pas loin. Et si jamais on apprend que...

— Pourquoi aurait-il dit adieu à sa fille ? Vous pensez qu'il va faire une bêtise ?

— Les bêtises, il les accumule, votre frère. Ce bracelet électronique, c'est une chance qu'on lui offrait. Et il l'a bousillée. »

Quel album de photos Vincent avait-il conservé ? Et d'abord, pourquoi Aure ne m'avait-elle pas prévenu ?

J'hésitai encore un instant, sans raison particulière, fanfaronnade inutile, puis ouvris le tiroir du bas de mon bureau, celui qui contient mes documents personnels, et tendis aux inspecteurs le coffret publicitaire d'un institut de recherche pharmaceutique où je rangeais les lettres que Vincent m'avait envoyées de prison au cours de ces seize dernières années.

« Elles sont classées dans l'ordre chronologique », dis-je.

À cause de ma femme, des enfants, je les garde ici, au cabinet, plutôt qu'à la maison. Les enfants sont jeunes, onze et quinze : ils n'ont jamais rencontré leur oncle.

Les inspecteurs s'approchèrent l'un de l'autre et commencèrent à lire ensemble la lettre la plus récente. En suivant le mouvement de leurs yeux, je m'aperçus que je pouvais en réciter le texte par cœur, une vingtaine de lignes serrées, tracées au stylobille sur du papier recyclé.

Petit frère – Vincent ne s'est jamais adressé à moi autrement. Petit frère, me disait-il, j'ai eu des problèmes de santé, mais c'est déjà loin. Et toi, de ton côté, la famille, les projets, raconte, quelles nouvelles ? La suite à l'avenant. Une anecdote nostalgique, quelques réflexions acides sur la médiocrité de l'époque, la nullité des programmes de télévision, la petitesse des gens en général, et les trop rares exceptions qui sauvent la règle. Comme je le disais, rien ne laissait présager qu'il allait bénéficier d'une mesure de clémence, ni qu'il avait l'intention de jouer les filles de l'air.

« Et ça, me lança l'inspecteur aux cheveux longs en tapotant de l'ongle le dernier paragraphe. C'est quoi, ça ? »

Sous sa signature, en guise de post-scriptum, Vincent avait écrit : *Tout son col secouera cette blanche agonie Par l'espace infligé à l'oiseau qui le nie.*

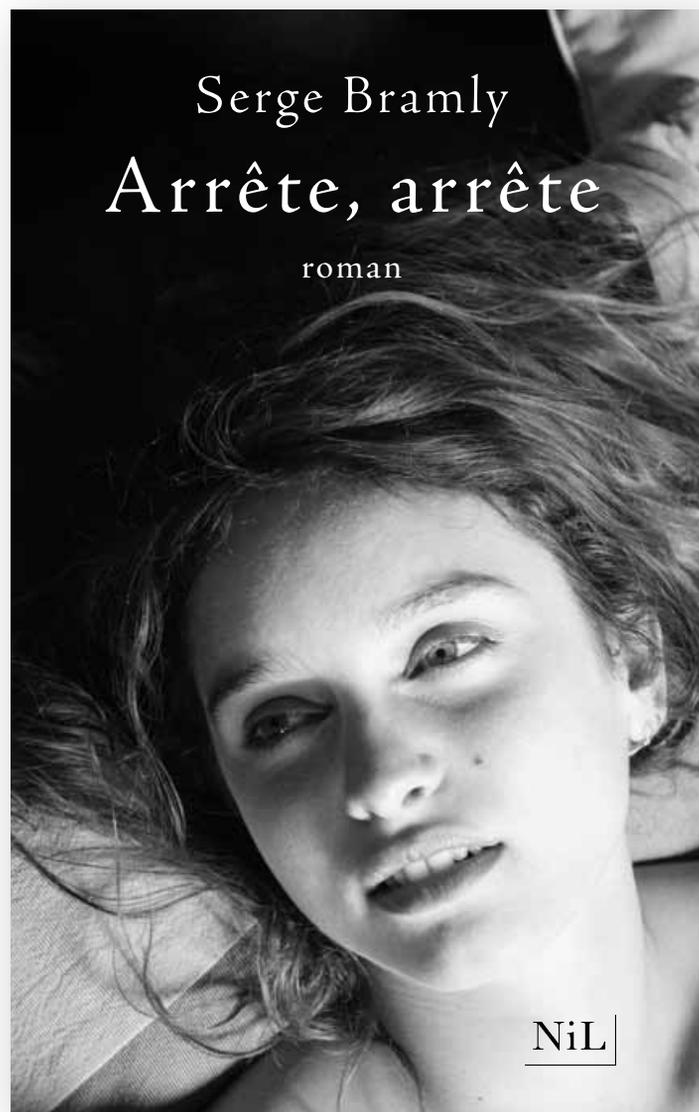
« Les phrases riment, ce sont des alexandrins », dis-je aux flics pour les détromper de l'erreur dans laquelle s'égarait leur esprit soupçonneux. Il n'y avait pas de code secret entre nous : mon frère avait découvert en centrale les joies de la poésie. Il aimait à me communiquer ses découvertes. »

Un homme en cavale se réfugie dans une boîte échangiste et tombe amoureux d'une participante. Un roman court, tout en tension et en émotion

Peu de temps avant la fin de sa peine, un condamné coupe son bracelet électronique et se retrouve en cavale. Sur les Champs-Élysées, il s'abrite sous un porche pendant une averse et croise le regard d'une femme troublante. Puis il se réfugie dans une boîte échangiste où, jadis, il avait des intérêts. Dans la pénombre rassurante, il va se mettre en quête d'une arme et rencontrer une femme. Celle des Champs-Élysées ? Il en est certain mais elle lui jure le contraire.

Parution le 22 août 2013

Serge Bramly est l'auteur d'une vingtaine de livres : biographies, essais, livres d'art, romans, dont le dernier, *Orchidée fixe*, a paru en 2012 aux Éditions Jean-Claude Lattès. Il a remporté le prix Interallié en 2008 pour *Le Premier Principe - Le Second Principe*.



Parce que tu me plais

« C'était début mai. Paris redevenait enfin un endroit agréable à vivre. Les filles, qui s'étaient coffrées tout l'hiver sous leur couette pour regarder des saisons entières de *Girls* en streaming, ressortaient enfin dans les rues. Par beau temps, j'aime me poser à une terrasse de café dans le Marais, et les regarder évoluer librement. Ça peut paraître limite, mais objectivement j'ai toujours perçu ça comme une sorte d'accord tacite. *Ok les meufs. Vous, vous sortez les petites robes et les sandales. Nous on se met là, et on vous reluque. On vous fait pas chier, vous non plus, tout va bien.* C'est donc ce que j'allais faire ce jour-là, accompagné de quelques amis aussi réceptifs que moi à l'arrivée des beaux jours. La veille, je m'étais murgé la gueule. En conduisant mon scooter, j'ai réalisé que j'étais d'ailleurs encore légèrement bourré. Assis derrière moi, Carlos n'arrêtait pas de bouger, et cela m'exaspérait. J'avais soixante grammes d'herbe dans mon sac à dos, pas d'assurance, et même une fausse plaque d'immatriculation. À chaque voiture de police croisée, je pouvais sentir mon cœur se soulever.

— Carlos, je me gare. On finit à pied. Ça me stresse trop, là.

Nous avons remonté sans nous presser la rue de Rivoli puis la rue de Turenne. Au croisement avec la rue de Bretagne, une voix de femme, éraillée, m'a interpellé.

— Eh, beau gosse, t'aurais pas une petite pièce ?

— Désolé, j'ai pas.

— Allez, fais pas ta pince !

— C'est bon, j'ai pas, je te dis.

— T'es un radin, toi !

J'ai regardé la marginale qui m'insultait. Elle était avachie sur le sol, une canette de 1664 à la main. Quand j'observe un clodo, je me dis souvent que cette personne a dû être fraîche, un jour, avant de devenir une épave. Qu'elle a bien dû, à un moment de son existence où tout n'allait pas si mal, être bronzée, bien coiffée, pas trop mal sapée ? Mais là, non. Carlos semblait d'accord avec moi.

— Putain, la gueule qu'elle a, celle-là...

Cette femme – si on pouvait encore la considérer comme telle – dégageait vraiment quelque chose de dérangeant. Une énorme et unique dreadlock violette pendait depuis le sommet de son crâne jusqu'au sol, et ses yeux fous exprimaient une vraie haine du bourgeois. Un bâtard gris et maigre lui léchait goulument le visage, sans qu'elle semble s'en apercevoir. Elle m'a dit :

— Tu te la pètes, toi !

J'ai été pris d'une vraie envie de lui péter la gueule. C'était étrange. J'ai juste répondu :

— Pourquoi tu me parles, espèce de merde ? On se connaît ?

Et sans réfléchir, d'un coup de pied, j'ai fait voler le réceptacle à pièces disposé devant elle.

— EH JE T'EMMERDE, VOUS DEUX ! VOUS VOUS PRENEZ POUR QUI OU QUOI ? !

Carlos avait observé la scène avec une certaine stupeur, tout comme les quelques passants présents. J'ai repensé à la weed dans mon sac, et j'ai considéré qu'il valait sans doute mieux éviter un scandale.

Je l'ai attrapé par le bras, et on a tracé notre route.

En remontant jusqu'au Carreau du Temple, il s'était mollement indigné.

— C'était quoi, ça ?

— Je sais pas trop. Pourquoi elle me saoule, aussi ?

— Mais elle est bourrée, tu vois pas ?

On a retrouvé nos amis en terrasse du Café Crème. Comme prévu, et comme souhaité, le niveau des débats est resté assez bas. Ça aussi, on

pouvait le percevoir comme un consensus implicite, mais propre aux mecs entre eux. Au boulot comme en société, un homme passe son temps à essayer d'être smart, à ne pas dire trop de conneries, à ne pas passer pour un beauf misogyne.

C'est épuisant. Là, on était bisso na bisso, on pouvait se détendre un peu. [...]

J'étais en train de glisser un petit pochon au serveur du bar quand j'ai été frappé par la foudre. C'est une image, pour dire que j'ai vu une fille. Mais pas n'importe quelle fille. Une déesse. Elle était assise à la table à côté de la nôtre, avec ce qui semblait être une copine. Et elle était sublime. Mais vraiment sublime. Elle avait les traits d'une finesse incroyable, et la nuque parfaitement fine. Mais, surtout, elle avait des yeux gris-vert improbables. Des yeux comme je n'en avais jamais vu auparavant. Je ne pouvais plus m'empêcher de la regarder.

J'étais possédé.

J'avais devant moi la perfection faite femme, l'idéal d'une vie.

J'ai essayé d'accrocher son regard pendant de longues minutes, mais n'obtins rien. J'ai fini par comprendre que c'était volontaire. On finit toujours par croiser le regard de quelqu'un qui vous fixe. Mais elle, non. Elle continuait à boire son Perrier avec sa copine, prenant clairement soin de ne pas établir le moindre eyes-contact avec moi.

— T'as kiffé, ou quoi ?

— Hein ?

— Tu l'as kiffée, celle-là ? Je vois ta gueule de con, là. [...]

— Elias, sérieux. C'est pas un truc de malade, cette meuf ?

— Pas mal. Je préfère sa copine.

— Elle me fait triper. À mort. Elle me calcule pas du tout, là, par contre.

— Tu veux que j'aïlle les voir ?

— Non, non. Je vais y aller moi.

— Ah, ça c'est bon, ça.

Visiblement ravi, il a jugé utile de prévenir les autres que j'allais bosser un peu. Pour eux, le petit spectacle commençait, et c'était gratos. Ou plus exactement, à mes frais.

J'ai pris ma respiration, j'ai enlevé ma casquette, et je me suis levé.

Je me suis posté en face des deux filles, et je me suis tout de suite senti assez con. J'avais tellement scotché sur ce visage d'exception que j'avais oublié de préparer quelque chose à dire.

— Euh, salut.

Pas de réponse. Je pouvais entendre les ricanements des autres, et particulièrement celui de Carlos. *Putain, mais tu vas fermer ta gueule, enculé ?*

J'ai essayé de m'adresser directement à ma target. De face, elle me plaisait encore plus, c'était dément.

— T'aurais du feu, s'il te plaît ?

Elle a enfin levé ses yeux gris-vert dans ma direction.

Ces yeux de ouf.

Je n'y ai lu que du mépris. Je m'en suis quelque peu offusqué.

— Ça va, ça va... Je veux juste du feu.

— Pourquoi tu me parles, espèce de merde, on se connaît ?

J'ai entendu les autres éclater de rire. Celui de Carlos a résonné encore plus fort que les autres, on aurait dit le Géant Vert.

— Quoi ? Tu m'as dis quoi, là ?

— C'est pas ce que tu as dit à la fille, tout à l'heure ?

— Pardon ?

— À la fille qui te demandait de l'argent, devant Le Progrès, c'est pas ce que tu lui as dit ? Avant de la frapper ?

— Mais... je l'ai pas...

— On n'a pas de feu, désolé. On y va, Marion ?

En partant, la copine m'a quand même jeté une boîte d'allumettes, que je n'ai pas ramassée. Je suis retourné m'asseoir, sonné. Je crois que les autres se foutaient de ma gueule, mais je ne les entendais pas vraiment. *Mais c'est quoi, ça ?*»

Quand un vingtenaire désœuvré et sans scrupules tombe amoureux d'une grande et belle fille des beaux quartiers... Un premier roman aussi vif que drôle

Théo n'est pas du genre à se faire du souci dans la vie. Il a une vingtaine d'années, sillonne Paris sur son scooter, ne fait presque rien, et ne souhaite qu'une chose : que cela dure. Et voilà qu'un jour, alors qu'il s'empoigne avec une clocharde qui lui demande de l'argent, une jeune fille le reprend sur son comportement. Théo n'en revient pas : d'une part de sa beauté, d'autre part de son culot. Riche, bien élevée, pleine de principes, Diane vient de débouler dans sa vie.

Parution le 22 août 2013



Fabien Prade a 31 ans. Après avoir été pigiste pour presque tous les titres de la presse branchée (*Blast, Clark, Jalouse...*) il s'est lancé dans l'écriture. Il a remporté le concours 2012 de scénario de court-métrage lancé par Canal + et signe ici son premier roman.

Le Jardin blanc

« Notes sur la conception d'un *Jardin blanc* »

Quand un être meurt, on dit que son fantôme nous hante parfois. Mais quand un livre est lu, refermé puis rangé, qu'advient-il de ce fantôme-là ? La vie qu'on a connue uniquement par l'entremise des mots peut encore hanter notre esprit. Elle brouille nos jours, devient méconnaissable, entièrement autre chose.

Ce serait un exploit d'être méconnaissable, pensa-t-elle.

Tout a commencé comme un besoin d'évasion – hors de son mari et de ses doigts tachés de plomb. Hors de l'odeur de chou bouilli de la cuisine. De la peur permanente de l'eau envahissant insidieusement les champs comme une unité d'infanterie, encerclant la maison à la faveur de l'obscurité. Les ruines des digues démolies, l'eau que nul ne pouvait arrêter. Elle ne s'était jamais sentie en sécurité quand l'eau montait.

S'évader aussi des pages mortes, et de l'hiver. Mettre ses vieilles fourrures, aussi molles que des hermines négligemment entassées à côté de la petite porte du garde-chasse – son mari était d'une pingrerie notoire, il ne lui permettait jamais de s'acheter quoi que ce soit de neuf, elle devait parfois lui mendier le prix de sa place pour Londres. Depuis des semaines, désormais, en prévision de sa future liberté, elle comptait ses shillings et ses pence ; elle était allée jusqu'à vendre des tickets de rationnement au village.

Enfile les grosses Wellington à l'odeur de pneu, de guerre et d'avion. Prends ta canne ; tu pourras le frapper s'il te court après. Vite, vite, il travaille encore avant le déjeuner. Vite, il est temps, laisse de tes doigts tremblants le mot qu'il verra tout de suite sur le manteau de cheminée. Je ne crois pas que deux êtres auraient pu être plus heureux que nous l'avons été... Fuis les écheveaux de laine, couleur d'égoût, dans la corbeille à tricot près du fauteuil...

Le texte s'interrompait là. « S'effaçait » eût été peut-être plus exact. Le passage entier était difficile à lire – Jo devait décrypter chaque mot, chercher le contexte, sans que le texte en acquière davantage de sens. Elle avait espéré un détail flagrant, une information sur Sissinghurst et Jock, qui aurait expliqué le suicide de son grand-père.

Avec des gestes précautionneux, elle posa le vieux cahier sur ses genoux et tourna une page jaunie. Elle avait englouti son dîner au bar du George, puis s'était immédiatement retirée dans sa chambre afin de pouvoir ouvrir ce document. Cela lui avait paru déplacé de le feuilleter pendant qu'elle mangeait son friand à la viande et que les autochtones buvaient leur bière pression. À présent, adossée à ses oreillers, elle ressentait une pointe de déception. Qu'était-ce que tout ceci ? Devait-elle sauter plus loin – chercher une nouvelle occurrence du nom Jock quelque part vers le milieu du cahier ?

N'eût été ce chant d'oiseau, elle aurait pu entrer dans l'eau ce jour-là. Elle cherchait des pierres pour lester ses poches, quelque chose de lourd, elle aurait pu les glisser dans ses bottes. Qu'était-ce donc ? Une grive ? Indescriptible, anglaise, comme les champs inondés. Brune comme l'eau des digues. Vie ! chantait l'oiseau. Elle n'arrivait pas à croiser son œil noir perçant. S'il s'était envolé, la laissant à son destin d'une aile indifférente, elle eût posé son pied sur la berge vaseuse et fermé les yeux.

L'oiseau ne s'envolait pas.

Vie ! chantait-il. Vita !

Elle s'abandonna au son pur et liquide, si différent du bourdonnement métallique des moteurs d'avion. Une grande paix se fit, qui emplit les prairies comme une eau transparente. Elle n'entendait plus les voix belliqueuses, accusatrices, vindicatives. Elle ne sentait plus les traces de plomb sur les doigts de L. Ses propres chairs flasques. Le désespoir sans fond, lourd comme un cercueil.

Oui, songea-t-elle. Je dois aller voir Vita.

Et elle jeta les pierres de sa poche.

Dans sa chambre du George, Jo tenait le cahier friable juste sous le halo de sa lampe de chevet. L'encre chocolat à demi effacée... Avait-elle bien lu ? Le nom était à n'en pas douter *Vita*. Le *V* initial avec une pointe aiguë, le *T* et sa barre qui n'en finissait pas. Le cahier et son auteur avaient trouvé le chemin de Sissinghurst. Et ce n'était pas la première fois, semblait-il.

Elle lissa la page froissée.

Hâte-toi, hâte-toi jusqu'à la gare du village. Traverse les prairies boueuses, le chemin inondé. Tentatrice, la rivière toujours tentatrice – brandis ta canne, l'oiseau s'est envolé. Tapie près d'un pilier de quai, le chapeau rabattu sur le front. Ce n'est pas le moment de faire des grâces au chef de gare, il se moque complètement de ton amabilité, tout le village te croit folle. Il lira le mot quand tu n'apparaîtras pas pour le déjeuner. Il partira chasser. Lapinova prise au collet¹.

Direction Londres, d'abord. Les ruines de Mecklenburg Square. J'aimerais toucher les pierres. Une mort ordinaire, une mort comme tout le monde, ç'aurait pu être un accident, on n'a rien pu faire pour votre dame, monsieur, elle a été déchiquetée en empaquetant des livres au sous-sol...

Dame.

Ces simples mots arrachèrent Jo au cahier et la renvoyèrent à Jock : qu'avait-il écrit, déjà, dans sa lettre de guerre ? Quelque chose sur les yeux immenses de la pauvre dame, le fait qu'il avait essayé de l'aider mais n'avait fait qu'aggraver les choses. « Dame » était un mot assez commun ; les deux occurrences n'avaient peut-être rien à voir l'une avec l'autre. Il lui faudrait relire la lettre de Jock, rangée dans sa valise.

Le train entre en gare avec un faible soupir. Elle monte les marches du wagon de seconde classe. Le chef de gare s'occupe d'une Personne Importante, un monsieur en partance pour Westminster, bagages tout en cuir noir, il ne voit rien de sa fuite déloyale.

Elle est folle de toute façon, la ville entière le sait. Les fous sont si difficiles, sauf quand ils écrivent. Elle prend place dans le compartiment, une place côté fenêtre, le regard rivé sur la campagne. Si la bombe tombait maintenant et emportait le train, nul ne pourrait le lui reprocher. La gare recule, le train accélère comme un cheval entre ses cuisses. Il n'est pas venu la chercher, il n'a pas couru en criant derrière le train, le bras droit levé...

Un autre fantôme, refermé et rangé sur une étagère.

— Un fantôme sorti d'un livre ? murmura Jo, les sourcils froncés. Ou le fantôme d'une personne réelle ?

Elle ne savait pas. Les fragments de ce texte étrange tourbillonnant sur ces pages fragiles étaient peut-être un début de fiction. Ou un compte rendu d'autre chose. Une femme qui se sentait traquée au point de se noyer, une femme qui se sauvait de peur. Où ? À Sissinghurst ? »

1. Virginia Woolf, « Lapin et Lapinova », in *La Mort de la phalène*, traduction d'Hélène Bokanowski, coll. « Points », Seuil, 1982.

Un pastiche élégant des écrits de Virginia Woolf, un suspense littéraire, une intrigue joyeuse entre Oxford et Cambridge

Et si Virginia Woolf ne s'était pas suicidée le 28 mars 1941 ? Si elle était morte plus tard ? Si on l'avait tuée ? Ce sont les questions que Jo se pose lorsqu'elle découvre un journal intime qui porte le style caractéristique de l'auteur, mais commence le lendemain de sa mort présumée. Peut-être la seconde moitié du cahier, qui a été arrachée, pourrait-elle expliquer les craintes que Virginia Woolf exprime dans ces pages et les liens de la romancière avec le grand-père de Jo... Encore faut-il trouver les pages manquantes.

Parution le 22 août 2013

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle D. Philippe

Née en 1963, Stephanie Barron est l'auteure de onze romans policiers mettant en scène la romancière Jane Austen. Bien documentés et riche en suspense, ils ont séduit un large public.



Le Plus Beau de tous les pays

« Je m'appelle Judith McPherson. J'ai dix ans. Lundi, un miracle s'est produit. C'est ainsi que j'ai décidé de l'appeler. Et c'est moi qui l'ai accompli. Tout ça parce que Neil Lewis avait promis de me plonger la tête dans la cuvette des WC. Parce que j'avais peur. Et parce que j'avais la foi, aussi.

Tout a commencé vendredi soir. Mon père et moi dînions à la cuisine d'agneau et de mesclun cuit. L'agneau et le mesclun sont Nécessaires. Nos vies sont pleines de Choses Nécessaires parce que nous vivons les Derniers Jours ; seulement les Choses qui sont Nécessaires sont souvent difficiles, comme de prêcher. Prêcher est Nécessaire parce que Armageddon est proche, mais la plupart des gens n'ont pas envie d'être prêchés, alors parfois ils nous crient dessus.

Les agneaux représentent les premiers-nés que Dieu a tués en Égypte et le Christ qui est mort pour sauver l'humanité. Le mesclun devait rappeler aux Israélites l'amertume de l'esclavage et leur bonheur d'avoir atteint la Terre Promise. Mon père dit que c'est plein de fer. Mais je préfère me représenter les agneaux dans les champs, pas dans mon assiette, et quand j'essaie d'avalier les feuilles de mesclun, ma gorge se rétrécit. J'avais encore plus de mal à manger que d'habitude, vendredi soir, à cause de ce que Neil Lewis m'avait dit.

— Qu'est-ce que ça fait de mourir ? ai-je demandé.

Papa portait encore sa salopette de l'usine. La lumière de la cuisine creusait des cernes autour de ses yeux. Il a dit :

— Quoi ?

— Qu'est-ce que ça fait de mourir ?

— Quelle drôle de question.

— Je me demandais juste.

Son visage était sombre.

— Mange.

J'ai chargé ma fourchette de salade cuite et j'ai fermé les yeux. J'aurais bien pincé mon nez mais mon père m'aurait vue. J'ai compté, et j'ai avalé. Au bout d'un moment, j'ai repris :

— Combien de temps on peut tenir la tête sous l'eau ?

— Quoi ?

— Combien de temps on peut survivre sous l'eau ? J'imagine qu'on peut tenir plus longtemps quand on est entraîné ? Au moins jusqu'à ce que quelqu'un arrive pour te sauver. Mais si c'est la première fois. Si la personne qui te tient veut te tuer – ce qui sera le cas –, si on te maintient la tête sous l'eau ?

— De *quoi* parles-tu ?

J'ai baissé les yeux.

— Combien de temps peut-on tenir la tête sous l'eau ?

— Je n'en ai pas la moindre idée !

J'ai avalé ma bouchée de mesclun sans la mâcher, puis papa a remporté les assiettes et sorti nos bibles.

Nous lisons la Bible chaque jour, et après nous méditons sur ce que nous avons lu. Lire la Bible et méditer sont également des Choses Nécessaires. Méditer est Nécessaire parce que c'est le seul moyen de découvrir ce que nous pensons de Dieu. Seulement les voies de Dieu sont impénétrables. De sorte que vous pouvez méditer éternellement sans jamais savoir qu'en penser. Lorsque j'essaie de réfléchir, mon esprit dérive vers d'autres sujets. Je me demande comment fabriquer une piscine avec des escaliers à l'aide d'un cercle à broder, pour le monde miniature qui occupe ma chambre, ou combien de bonbons acidulés à la poire je pourrais acheter avec mon argent de poche, ou encore combien de temps il faudra encore que je médite. Ensuite nous

discutons toujours de nos méditations, et alors là il n'y a pas moyen de faire croire que vous avez médité si vous ne l'avez pas fait.

La nuit commençait à tomber derrière les fenêtres. J'entendais des garçons pédaler sur leurs vélos dans l'allée, derrière la maison. Ils gravissaient un tremplin qui rebondissait par terre à chaque fois qu'ils redescendaient. J'ai regardé mon père. À en juger par ses sourcils très hauts perchés, j'avais intérêt à bien me tenir. Et à en juger par le reflet qui faisait scintiller ses lunettes, je n'avais pas intérêt à l'interrompre. J'ai baissé les yeux, pris une profonde inspiration et retenu mon souffle. « La neuvième année, le dixième jour du dixième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée, en ces mots ! Fils de l'homme, mets par écrit la date de ce jour, de ce jour-ci ! Le roi de Babylone s'approche de Jérusalem en ce jour même... »

Au bout de vingt-cinq secondes, la pièce a commencé à vibrer et mon souffle s'est échappé par petites bouffées. J'ai attendu une minute puis j'ai inspiré de nouveau.

Un chien a aboyé. Un couvercle a tinté sur une poubelle. L'horloge de la cheminée égrenait les secondes. Au bout de vingt-cinq secondes, la pièce a recommencé à vibrer et j'ai expiré. J'ai dû expirer d'un coup parce que mon père a levé la tête.

— Tu vas bien ?

J'ai ouvert grand les yeux et acquiescé.

— Tu suis ?

J'ai encore plus ouvert les yeux et j'ai acquiescé une nouvelle fois. Il m'a coulé un regard sous ses sourcils et a repris :

— « Le crime est dans ta souillure ; parce que j'ai voulu te purifier et que tu n'es pas devenue pure, tu ne seras plus purifiée de ta souillure jusqu'à ce que j'aie assouvi sur toi ma fureur. Moi l'Éternel, j'ai parlé. »

Cette fois, j'ai attendu deux minutes entières avant de retenir mon souffle.

Et j'ai tenu. Tenu.

Je me répétais : « Je vais y arriver. Je ne vais *pas* me noyer. »

Je me suis accrochée aux accoudoirs du fauteuil. J'ai poussé le sol de mes pieds. J'ai pesé de tout mon poids sur le coussin. J'en étais à vingt-quatre secondes quand mon père a demandé :

— Qu'est-ce que tu fais ?

J'ai expiré d'un coup.

— Je médite.

Une veine battait sur la tempe de mon père.

— Tu es toute rouge.

— C'est difficile de méditer.

— Ce n'est pas un jeu, Judith.

— Je sais.

— Tu m'écoutes, oui ou non ?

— Oui !

Mon père a expiré par les narines et repris sa lecture.

J'ai attendu trois minutes entières avant de recommencer.

J'ai rempli d'air chaque parcelle de mon corps : mon ventre, mes poumons, mes bras et mes jambes. J'avais mal à la poitrine. Quelque chose battait dans ma tête. Mes jambes tressautaient.

Je ne m'étais pas aperçue que mon père avait cessé de lire. J'ai compris qu'il m'observait quand il a dit :

— *Qu'est-ce qui se passe ?*

Il a posé sa bible.

— Dis, je ne suis pas en train de te faire la lecture pour te distraire, tu sais ? Je ne lis pas cela pour mon propre bénéfice. Je lis cela pour te sauver. *Assieds-toi, arrête de te trémousser et sois attentive, maintenant !*

— D'accord.

Il a attendu une minute avant de reprendre :

— « *Cela arrivera, et je l'exécuterai ; je ne reculerai pas, et je n'aurai ni pitié ni repentir. On te jugera selon ta conduite et selon tes actions, dit le Seigneur, l'Éternel.* »

Merveilleux et troublant, porté par une voix attachante et singulière, un premier roman choc

Judith et son père appartiennent à une communauté, les Frères, qui vit sous l'autorité de la sainte Bible et se prépare à l'Apocalypse imminente. Souffre-douleur de ses camarades de classe, Judith se réfugie dans sa chambre pour y confectionner un monde miniature qu'elle nomme « Le plus beau de tous les pays ». Un soir, elle fait neiger sur ce petit monde et, le lendemain, découvre par-delà sa fenêtre que la ville est devenue blanche. Un miracle. Et si le Tout-Puissant avait décidé de faire d'elle son instrument ? À travers le regard d'une enfant, Grace McCleen s'interroge sur le bien et le mal, la foi et le doute.

Parution le 22 août 2013

Traduit de l'anglais
par Aline Azoulay-Pacvoñ

Née au pays de Galles en 1980, Grace McCleen a été élevée au sein d'une famille de chrétiens fondamentalistes où le contact avec le monde extérieur était rare. Elle a étudié la littérature anglaise à Oxford avant d'écrire son premier roman, *Le Plus Beau de tous les pays*.



nil-editions.fr

NiL éditions, 24 avenue Marceau, 75008 Paris, 01 53 67 14 00
Service de presse : 01 53 67 14 53, cruelle@robert-laffont.fr
Service commercial : 01 53 67 14 69, bblon@robert-laffont.fr
Distribution : Interforum

Ce programme est donné à titre prévisionnel et peut faire l'objet de modifications.
Journal offert, ne peut être vendu.